

4

Paul MORIN

né le 29 juin 1924 à BOURG-en-BRESSE

domicilié à BOURG-en-BRESSE

Elève alors au Lycée Lalande en tant que Normalien

Entré dans la Résistance en fin 1941

Responsable de F.U.J. dans l'Ain en juin 1943

Arrêté le 18 juin 1943 sur dénonciation, chez mes parents,
Boulevard de Brou à BOURG-en-BRESSE

Condamné à LYON, transféré à EYSES (Lot-et-Garonne),
puis Déporté à DACHAU et ALLACH.

Mars 1945

La Libération de Bourg et de notre Bresse natale est faite depuis plus de 6 mois. Nous pensons de plus en plus à ceux que nous y avons laissés. Jour après jour des camarades, toujours plus nombreux, à bout de force, perdant l'espoir du retour, ne luttent plus et se laissent emporter par la mort.

Le charbon n'arrive plus, les centrales thermiques travaillent par intermittence et l'Usine B.M.W. qui exploite notre main-d'oeuvre, fournie par la S.S., travaille au ralenti, avant d'interrompre toute activité.

Les bombardements de Munich et de sa banlieue ont lieu maintenant journallement et même de jour.

Depuis février des commandos provenant d'autres camps plus à l'Ouest, plus à l'Est ou plus au Nord, arrivent par fer ou à pied, exténués, ayant ~~laissé~~^{mis au} beaucoup des leurs au terme d'un chemin trop long, dans la neige et le froid glacial, sans nourriture ou presque, sans repos. Les rescapés sont entassés dans un ou deux blocs. Le Revier (infirmerie), où l'on ne soigne plus personne depuis longtemps par manque de médicaments, a ses couloirs, son entrée, encombrés de mourants qui attendent le décès d'un camarade pour expirer sur un lit de planches. (1)

A force d'attendre, ceux qui ne travaillent plus et qui sont toute la journée à errer près de leur bloc, en quête d'une nouvelle extraordinaire pour une libération prochaine, finissent par croire entendre le bruit du canon, annonce de l'approche des zones de combats.

Début avril, la population d'ALLACH a doublé par les apports des camps et Kommandos extérieurs, toutes les activités extérieures au camp ont été suspendues, la nourriture, déjà très insuffisante est presque nulle et très irrégulière.

Vers le 15 avril, les russes qui représentent la moitié au moins de la population sont rassemblés, pour les transférer, annoncent les S.S., plus à l'Est, où ils seront récupérés par le "Secours Rouge". Quelques uns d'entre eux restent avec nous en changeant leur plaque de nationalité. Ils auront la vie sauve, du moins à ce moment, car la longue colonne ne fera que quelques kilomètres à pied avant d'être exterminée.

Le 25 ou le 26 avril, les S.S. ont disparu. Le camp est gardé par la WEHRMACHT et des territoriaux de l'aviation. Seules les batteries de D.C.A. autour du camp sont encore actives, servies par des femmes.

./..

L'artillerie alliée, que l'on entend maintenant à l'Ouest, prendra en mire ces batteries meurtrières qui sont détruites l'une après l'autre. Un obus tombe, même, sur la clôture électrifiée séparant les camps des hommes et des femmes, celles-ci étant arrivées depuis peu. Quelques morts, des blessés, mais surtout une pagaille que l'on n'a jamais connue jusque là.

Le 27 et le 28 le bruit des canons se rapproche, la libération est en vue, mais le typhus qui a fait son apparition depuis peu n'aura-t-il pas libéré tous les K.Z. avant l'arrivée des Alliés ?

Les piles de cadavres s'entassent près de la place d'appel. Le four crématoire est arrêté et personne ne sort plus du camp.

29 avril, il semble que le canon s'éloigne.

30 avril, après les combats de nuit, le calme total.

Envoyé, le matin, à l'extérieur du camp avec quelques camarades nous allons au camp des S.S., vide de ses occupants, pour y récupérer le maximum de nourriture. Dans certaines maisons le repas est encore servi sur la table. Mais la collecte sera maigre et certains envisagent de ne pas revenir au camp.

Ramenant notre butin, nous n'attendons que quelques heures pour voir surgir la première jeep, puis le premier char américain.

Immédiatement, la nouvelle se répand, et tout le camp se rassemble près du mirador où les premiers véhicules viennent de stopper.

Aucun combat, mais la 7ème Armée américaine, qui compte des unités françaises, investit le camp et toute sortie est interdite avant des contrôles médicaux.

Mais avec quelques camarades français appartenant au même Kommando, nous décidons de tenter notre chance dès le lendemain pour rentrer en France, sans attendre le rapatriement officiel.

Grâce à un subterfuge, nous sortons de l'enceinte électrifiée du camp, nous passons à celui des S.T.O. proche de là, pour y récupérer des vivres.

Dans l'après-midi du 1er mai nous sommes à PASSING, faubourg de MUNICH et nous glissons entre les unités qui combattent de rue à rue, à travers des immeubles éventrés, incendiés. Le soir, nous n'avons fait que quelques kilomètres et logeons dans une cave où se sont déjà réfugiés des yougoslaves en fuite d'un camp de travailleurs. Le lendemain reprise de notre marche en direction du lac de Constance et de la Suisse, mais la route sera très longue et nous décidons d'éviter les grosses agglomérations et d'utiliser des routes suffisamment passantes, afin de ne pas se retrouver avec des groupes S.S., car nous portons toujours la tenue rayée des concentrationnaires. A chaque passage de véhicules militaires, même américains, nous nous cachons dans les fossés, car notre tenue provoquerait notre retour au camp. Or, malgré notre maigreur, malgré notre fatigue, nous avons un tel besoin de liberté, nous avons tellement d'espoir de revoir enfin notre pays que rien ne peut nous arrêter.

C'est le 3 mai seulement que nous voyons arriver un G.M.C. américain, porteur d'une vaste Croix de Lorraine. Immédiatement nous sommes sur la route pour l'arrêter. Le chauffeur, surpris par notre tenue, notre maigreur, nous prend en charge après quelques explications, mais prend soin de nous cacher, sous des bâches, afin d'échapper aux recherches des Américains, à cause des risques d'épidémie de typhus. Il nous ramène au P.C. de son unité, un régiment d'artillerie appartenant à la 2ème D.B.

L'accueil est extraordinaire par les officiers et les hommes de troupe. Tout le monde veut nous faire plaisir : nourriture, chaussures, treillis militaires et papiers d'appartenance à l'unité. Celle-ci, stationnée au bord de l'Amersée, va participer à la prise du "nid d'aigle" d'Hitler à BERSCHTESGADEN. Nous voudrions participer à cette ultime bataille, mais c'est un refus sans appel à cause de notre état physique. Le 5 ou le 6 mai au soir, à la fin du dîner au mess, un officier pour marquer les victoires de la journée ouvre un jerrican de cognac rapporté récemment après les combats de la ^{ch}Porte de Royan. Il nous force à goûter le fond d'un verre. L'idée était généreuse, mais aucun de nous n'a gardé le souvenir de la suite de cette soirée.

Enfin, le 8 vers midi, les cloches du village tintent à toute volée. C'est la fin de la guerre. C'est la joie au campement. Dans le village cette satisfaction n'explose pas car on ignore tout de nombreux absents, ou disparus sur le front russe.

Le 10 mai, vêtus de tenues militaires, nous embarquons à bord d'un G.M.C., direction Strasbourg, via Garmisch, Titisée et la Forêt Noire. Un de nos camarades décède en cours de route, lors d'une halte de nuit, peut-être du typhus dont il était porteur depuis le camp. La traversée du Rhin au pont de Kehl, puis Strasbourg. Le camion de la 2ème D.B., puis ses occupants sont ovationnés. On nous arrête, on nous embrasse, on nous invite. Enfin, le camion nous dépose au WACKEN, centre de rapatriement des Déportés, Prisonniers de guerre et requis du S.T.O. Nouvelles formalités, premiers interrogatoires sur nos origines, les motifs de notre arrestation, notre périple à travers prisons et camps. Nous recevons un costume civil, une petite somme d'argent, une carte de rapatrié, du tabac, mais il nous est interdit de sortir pour aller en ville. Le soir, avec quelques camarades, nous faisons le mur et passons une agréable soirée, libres, en ville.

Puis, le lendemain, nous sommes divisés en groupes, en fonction des directions que nous devons prendre. Notre petite équipe est disloquée et avec un camarade d'ALLACH, je rejoins PARIS par chemin de fer en compagnie de nombreux autres rapatriés. De la gare de l'Est, on nous transfère en car à l'Hôtel Lutécia. Nouveaux interrogatoires, nouvelles formalités. Mais, l'oncle de mon camarade, habitant PARIS, vient nous récupérer. Je retrouve, enfin, la vie d'une famille que je ne connaissais plus depuis 24 mois. Mon premier souci : savoir comment ma famille a traversé l'occupation et la répression après mon arrestation. J'envoie immédiatement un télégramme avec réponse payée. Le lendemain, je suis rassuré : mon frère aîné, évadé en 1942, puis maquisard a rejoint le toit familial, mon plus jeune frère, arrêté peu après moi, résistant, est indemne.

Deux jours plus tard, le 21 mai au matin, je peux prendre un train à destination de BOURG-en-BRESSE, mais avec arrêt à LYON, car il n'y a plus de pont sur la Saône.

Vers 23 heures, en ce soir de Pentecôte, le train qui va à MARSEILLE et NICE me dépose à PERRACHE; sur le quai désert un employé du chemin de fer m'indique le local du Comité d'Accueil. Une personne attend, bien embarrassée de me récupérer à cette heure. Après plusieurs coups de téléphone, un bus urbain vient me prendre, seul, pour m'emmener dans un hôtel car il n'y a pas de transport pour BOURG avant le lendemain.

Au matin du 22 mai, un autre bus vient me récupérer, toujours seul, et me dépose à la gare de la Croix Rousse, vers 9 heures. Tous les ponts de Lyon ayant sauté à la Libération et les ponts des voies ferrées n'ayant pas encore été rétablis, la gare de la Croix-Rousse, aujourd'hui disparue, est la seule gare de Lyon à destination de Bourg et de l'Est de la France.

En gare, beaucoup de gens attendent, les automobiles circulent très peu, car l'essence est très rare, le train est donc le moyen de déplacement de tout le monde. Je retrouve sur le quai plusieurs P.G., eux aussi rapatriés. Un autorail doit partir à 10 heures, mais il faut des billets d'appel prioritaire. Le contrôleur me refuse l'accès et veut m'obliger à attendre le prochain train dans l'après-midi (après 24 mois d'attente on peut bien encore attendre quelques heures, ce retour tant espéré ! ..)

Mais les P.G. s'en mêlent et me font monter avec eux. Il est bien agréable de revoir au passage cette Dombes que j'ai déjà tant parcourue, de traverser des villages connus.

Enfin, il est près de 13 heures quand nous arrivons à BOURG-en-BRESSE.

Personne n'a été informé de mon retour. Le Comité d'accueil est vide. Ayant retrouvé, à la sortie de la gare, un voisin de la rue Viala qui rentrait de VILLARS-les-DOBES, je crois, où il avait animé un bal la veille au soir, je mets mon maigre baluchon, dont ma tenue rayée, sur l'engin de fortune à deux roues qu'il a fabriqué pour transporter par le train sa batterie. Nous faisons route à pied, ensemble, rue A. Baudin, rue Voltaire, boulevard V. Hugo. Nous nous séparons, rue Lazare Carnot et il est 13 h 30 lorsque je surprends mes parents par mon retour inattendu.

En quelques heures, la famille proche et moins proche est rassemblée. Des nouvelles ... de 24 mois ... s'échangent, la vie là-bas, en Allemagne, la vie ici, les nouvelles des uns, le sacrifice des autres ; c'est un tourbillon grisant après tant d'espairs déçus et retrouvés.

Mais, les premiers jours, de plein repos, passés, 35 kg à la Libération du camp, 40 kg à BOURG grâce à une nourriture enfin retrouvée, il faut penser au futur, la reprise des études.

Ma condamnation de 1943 a été annulée, mon exclusion de l'Ecole Normale, par VICHY, a été rapportée.

Après un mois et demi de convalescence à DIVONNE-les-BAINS, c'est en octobre le retour au Lycée Lalande où je retrouve mes autres camarades de classe déportés ou maquisards.

Math Elém en 1946, retour à l'Ecole Normale et premier poste à BOURG en octobre 1947, ma carrière d'enseignant commence pour se terminer, toujours à BOURG, en 1982.

(1) C'est là qu'un jour, avec Marcel COCHET, nous découvrirons, méconnaissable, à bout de force, Jean MILLET, de BOURG-en-BRESSE.